

Né à Bruxelles en 1947, Alain Berenboom est avocat, professeur de droit d'auteur et écrivain. Il est l'auteur de cinq romans et de nombreuses nouvelles.



© N. Hellyn

Du même auteur

La Position du missionnaire roux

Le Cri, 1989

Labor, 1997

J'ai lu, 2000

La Table de riz

Le Cri, 1992

Ancrage, 2000

Le Pique-nique des Hollandaises

Le Cri, 1993

La Jérusalem captive

Verticales, 1997

Le Lion noir

Flammarion, 2000

L'Auberge espagnole et autres histoires belges

Le Grand Miroir, 2002



Le retour de Nat Tiengo

Alain Berenboom



Je me souviens de Nat Tiengo comme d'une petite fille malingre et boudeuse. À douze ans, alors que toutes les autres filles de la classe commençaient à se maquiller, se coiffer mode et s'habiller de façon aguichante, Nat mettait un malin plaisir à s'enlaidir. T-shirts trop grands, jupes d'un autre âge, coiffure de gamine — des nattes avec des rubans, imaginez ! — rien n'était assez moche pour elle. Mais elle était première de classe, ça ne se discutait pas : math, français, sciences, pas une matière où elle ne brillait. Toujours plongée dans ses cours, dans des bouquins ou des revues affreusement sérieuses, Nat montait se réfugier à la bibliothèque dès que sonnait la cloche de la récréation pendant que nous nous précipitions sur le terrain de foot. Personne ne fut donc surpris quand elle se mit à porter des lunettes — avec une monture ridicule, évidemment, de grosses tiges d'écaïlle noire qui lui mangeait sa petite frimousse. Isolée du reste du monde par un mur de livres, il aurait fallu un bélier pour pénétrer cette citadelle. Je n'y songeais pas — pas plus que mes camarades. Car il y avait Odette qui nous obsédait tous. Odette, une blonde rieuse au long cou nacré, physiquement déjà une vraie jeune fille qui promenait avec une grâce fascinante des tas de rondeurs mystérieuses en faisant mine de pas voir les regards dévorants de ses pauvres admirateurs. Nous tournions autour d'elle comme des paparazzi en chaleur, trouvant toujours un prétexte pour l'approcher, lui parler, effleurer la peau nacrée de ses bras. Peine perdue. Odette était une star. Elle récompensait parfois notre assiduité d'un magnifique sourire mais elle n'accordait ses faveurs qu'à ses deux copines. Plongées dans d'interminables concilia-bules secrets, toutes trois passaient leur temps à se partager fringues, disques et photos et à pouffer de rire chaque fois que j'apparaissais. Mais, patience...

J'attendais beaucoup du voyage scolaire qui, au mois de mai, nous emmènerait pour une semaine



dans les montagnes suisses. Si, dans le cadre étriqué de l'école, je n'avais pas réussi à attirer son attention, dans la patrie du coucou, ma victoire était (quasi-) assurée. Le décor exotique, l'ivresse des hauteurs, l'éloignement et les longues heures de promenade favorisant le laisser-aller allaient me permettre de déployer toute ma séduction. Qu'Odette me donne l'occasion de sortir mon jeu et, j'en étais certain, c'était dans la poche.

Hélas, comme beaucoup d'autres avaient formé le même projet, la vamp, comblée, ne trouva pas, dans son agenda, la possibilité de m'accorder le moindre entretien. Malgré tous mes efforts, elle n'eut même pas un regard pour moi. J'étais tellement déçu de son peu d'attention que je me retirai, boudeur, dans mon coin tel un roi déchu. Heureusement, sur les conseils de ma mère, ma valise était bourrée de livres — c'est de cette époque que date ma passion de la lecture ; merci Odette !

Alors que j'étais plongé dans *Les Possédés* de Dostoïevski (la couverture soigneusement levée afin que nul ne l'ignore), Nat s'approcha de moi. C'était la première fois que je remarquais sa présence depuis notre arrivée en Suisse. On m'aurait demandé si elle nous accompagnait, j'aurais été incapable de répondre. Remontant nerveusement ses lunettes sur son nez, elle me demanda en bredouillant si j'avais un bouquin à lui prêter. Dans l'énervement du départ, elle avait oublié dans sa chambre le sac de livres qu'elle avait soigneusement préparé. Je sentais quel effort lui coûtait de me solliciter. J'en jouissais, c'est vrai — lamentable revanche contre la déception d'Odette. Après un silence, je hochai la tête, comme devant un enfant importun toujours à mendier une friandise et je lui demandai d'un ton arrogant quel genre de livres elle pouvait bien lire, lui faisant comprendre que ceux que j'avais emportés étaient sans doute trop difficiles pour elle. Nat rougit, repoussa ses lunettes sur son nez puis elle s'éloigna en murmurant « Excuse-moi. N'en parlons plus. »



Plus tard, honteux de mon attitude, je glissai sous son coussin mon exemplaire des *Possédés*.

Le lendemain, je trouvai sous mes draps un petit mot de remerciement auquel étaient accrochées quelques fleurs des champs déjà fanées. Mon exemplaire de Dostoïevski revint par la même voie : au fond du lit. Aussitôt, je déposai sur son oreiller un autre livre qui me fut retourné avec ce billet "Mouais. T'as rien de mieux ?" Le petit jeu continua ainsi jusqu'à la fin des vacances sans que quiconque ne se doute de notre complicité. Pendant la journée, nous faisons semblant de ne pas nous voir, de ne pas nous connaître.

À la rentrée scolaire suivante, Nat changea d'école. Ses parents s'étaient séparés. Elle vivait désormais avec sa mère dans une autre ville. Avant de partir, elle déposa dans ma boîte aux lettres un exemplaire de *Crime et Châtiment* avec ces mots : "En attendant de nous retrouver."

Depuis qu'elle avait disparu, son allure dégingandée, ses vêtements déchirés, trop grands, son air distant et ironique me manquaient. Odette me paraissait bien fade. J'espérais que Nat reviendrait l'année d'après. Mais je terminai mes études puis l'université sans la revoir. J'interrogeai quelques copains de lycée. Personne ne savait ce qu'elle était devenue. Entre temps, j'étais entré dans les affaires — conseiller financier indiquait ma carte de visite. En passant un jour devant une librairie, j'eus la surprise de découvrir son nom imprimé en grands caractères sur une affiche. Nat Tiengo était invitée le dimanche suivant à présenter son nouveau livre, *La Mère oubliée*. J'ignorais qu'elle était devenue écrivain. À dire vrai, la fiction ne m'intéressait plus depuis que je m'étais mis à travailler ; je ne pensais plus qu'à lire utile. Je me précipitai dans le magasin pour acheter son livre. Il y en avait toute une pile sur une table en vedette à l'entrée du magasin. En parcourant la couverture, j'appris que *La Mère oubliée* était son troisième roman. J'achetai immédia-



